

Un passionné de la nature :

**Louis-Guillaume Le MONNIER (1717-1799) \***

Premier Médecin du Roy,

Médecin en Chef de l'Armée de Soubise.

Jean des CILLEULS

Dans notre mémoire sur « *Le Corps de Santé Militaire sous la Monarchie, depuis les origines jusqu'à 1793* », nous avons évoqué les délicates fonctions de Médecin d'Armée assumées au cours des opérations de la Guerre de Sept Ans par Le Monnier, Poissonnier et Richard de Hautsierck. Ce sont tous trois des personnalités dont les activités ultérieures débordèrent largement celles qu'ils exercèrent dans le cadre de l'armée.

Jadis, nous avons très longuement parlé des services rendus par Pierre Poissonnier, dont la carrière longue et brillante s'éteignit en 1798. Mais nous n'avons fait qu'esquisser ceux qu'accomplit Louis-Guillaume Le Monnier en dehors du Corps de Santé de l'Armée, dont il ne fit d'ailleurs qu'incidemment partie. Cependant ils sont bien loin d'être dénués d'intérêt, car ils ont pour théâtre Versailles, et pour objet la famille royale, et témoignent du déroulement original d'une carrière médicale où les connaissances botaniques et l'attrait pour les curiosités de la Nature jouent le rôle de facteur déterminant.

\*\*

---

(\*) Communication présentée à la Société Française d'Histoire de la Médecine le 23 janvier 1971.

Le Monnier, né à Paris, le 27 juin 1717, est fils d'un professeur de physique au Collège d'Harcourt ; il appartient donc à un milieu scientifique qui reflète les opinions de l'époque, et dont il suit l'évolution avec beaucoup d'attention. De son enfance, il gardera le goût de la physique, comme en fait foi la part qu'il prend, en 1739, à la mission géodésique de Cassini de Thury et Lacaille, dans le midi de la France, sur la recommandation de du Fay, et qui a pour but le prolongement de la méridienne de l'Observatoire de Paris.

Le 17 octobre 1740, il est docteur en médecine de la Faculté de Paris et fait, pour la première fois sur le grand bassin des Tuileries, en 1746, des expériences sur la transmissibilité de l'électricité par l'eau, qu'il renouvelera plus tard en étudiant l'électricité atmosphérique, suivant ainsi les traces de Dalibart et Franklin (1756).

Pendant son séjour en Auvergne, Rouergue, Roussillon, Pyrénées, lors de la Mission Cassini, et muni des renseignements de P.J.B. Chomel, de l'Académie des Sciences, qui avait herborisé jadis en France Centrale, il se penche sur la minéralogie, et surtout sur la botanique qui le passionne. Cette dernière science, à la mode depuis plusieurs années, attire de nombreux amateurs, dont la plupart appartiennent à la classe aisée et sont souvent de grands personnages qui trouvent là un délassement à leurs occupations et un dérivatif attrayant et utile à connaître. Si, parmi ces amateurs, trop s'érigent en savants quand ils sont loin de l'être (!...), il en est, par contre, qui contribuent réellement au progrès de la botanique et de l'arboriculture par les observations qu'ils accumulent, les essais d'acclimatation qu'ils tentent, et les expériences qu'ils font.

L'engouement pour ces deux sciences est tel qu'il devient un perpétuel motif de voyages, et d'échanges de graines, de boutures ou d'oignons entre amateurs, même de pays étrangers, ceci non seulement au bénéfice des pelouses de leurs jardins d'agrément et de la richesse de leurs herbiers et collections, mais aussi en réponse à des exigences d'utilité sociale ou médicale : on reconnaît là l'influence des encyclopédistes.

C'est ainsi que Malesherbes entretient des relations avec une multitude de savants, à la compétence et aux conseils desquels il a sans cesse recours : tels Guettard, le botaniste et géologue, avec lequel il fit un voyage en Auvergne ; l'Abbé Jacques Rozier, Parmentier, Thouin, botaniste et jardinier du Jardin des Plantes, et surtout Bernard de Jussieu.

\*\*

A Saint-Germain, où il est médecin ordinaire du Roi, Le Monnier s'adonne à l'horticulture, tant pour charmer les loisirs que lui laissent ses fonctions de médecin de l'Infirmierie royale, que pour mettre au point un véritable parc d'acclimatation.

Il y naturalise, entre autres, des plantes médicinales, pour mieux en étudier la culture et l'utilisation. Par un triste retour des choses, ce sera son seul gagne-pain à la fin de sa vie, comme nous le verrons au terme de notre propos.

A Saint-Germain, il a la chance d'avoir pour voisin Claude Richard qui soigne les parterres d'un riche Anglais venu en France à la suite du Roi Jacques II.

Nous sommes à l'époque des beaux jardins dessinés un peu partout depuis la création du Jardin du Roi, en 1626, sous l'impulsion d'Hérouard et l'initiative de Guy de la Brosse, et organisé en 1634-1635.

On en trouve à l'Île Notre-Dame, Rochefort, Lille, Caen, Lyon, Montpellier, etc. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'y revenir.

Claude Richard sait faire éclore les belles renoncules semi-doubles, qu'il échange avec les horticulteurs d'Harlem contre les oignons de jacinthes et de tulipes dont il fournit Versailles.

C'est dans le jardin de Richard, où il cherche à perfectionner le chauffage des serres et préside à la classification des plantes rares, que Le Monnier rencontre celui qui déterminera tout le fil de sa carrière : Louis de Noailles, duc d'Ayen, qui s'est retiré quelque temps à Saint-Germain pour s'y reposer des fatigues de la guerre. Lui aussi, est un passionné d'horticulture et ses serres, ses essences rares, ses fleurs magnifiques font la renommée de son parc. Louis XV, dont il a été l'aide de camp avant d'être nommé Gouverneur de Saint-Germain, et avec lequel il se permet une certaine familiarité et une indépendance d'esprit que bien peu de personnages de la Cour oseraient, se montre curieux de connaître ce qui fait la réputation des jardins de son ami. Le Roi lui-même, à cette époque, s'est laissé séduire par l'horticulture à laquelle l'a converti le duc d'Ayen, et s'est mis en tête de créer un jardin botanique à Trianon. Aussi, après avoir admiré la beauté des jardins qu'il visite, exprime-t-il le désir de rencontrer ceux qui ont uni là leur talent et leurs connaissances, afin de pouvoir les mettre à profit à Trianon.

C'est ainsi que, à l'improviste, Le Monnier est présenté au Roi ; l'anecdote raconte qu'il s'évanouit d'émotion.

\*\*

En 1757, Louis de Noailles reprend du service en Allemagne et demande à Le Monnier de l'y suivre. Ce dernier, désigné comme premier médecin de l'armée de Bavière, en juillet 1757, puis de l'armée de Soubise, confie à Bernard de Jussieu le Jardin de Trianon qu'il a créé avec Claude Richard. Ce véritable jardin d'acclimatation disparaîtra, d'ailleurs, pour faire place à celui de Marie-Antoinette.

A vrai dire, rien dans son tempérament ne destinait Le Monnier à exercer de pareilles fonctions, et ceci d'autant plus que la perspective des opérations qu'allait avoir à entreprendre l'armée de Soubise se présentait sous un jour plutôt sombre. Très rapidement, il se trouva face à face avec les plus lourdes difficultés.

La pénurie et les péripéties fâcheuses des moyens de transport, la rareté des vivres obligeant les troupes à fourrager en désordre pour subsister, la lenteur de marche de l'hôpital ambulatoire, dont le chef, le chirurgien aide-major de l'armée Moreau, abandonne le long du chemin son matériel médico-chirurgical et celui de literie, les désertions presque journalières ; l'état sanitaire déplorable, et par suite l'afflux considérable de malades, tout cela est de très mauvais augure.

Les longues et pénibles marches accomplies sans répit de Strasbourg, point de concentration, à Fulda et Erfurt, ont eu raison de la santé et de la résistance des troupes, dont l'effectif s'élève à 24 000 hommes, au départ.

Tout cela met Le Monnier dans une situation sans issue. La dysenterie, les maladies fébriles ont décimé les troupes, et leur gravité s'est accrue avec la longueur des étapes.

Privé d'autorité et d'initiative, lesquelles sont du ressort de l'Intendant d'armée, Le Monnier ne peut rendre compte que de l'effondrement de l'état sanitaire et tenter d'esquisser, en vain, quelques remèdes à une situation aussi préjudiciable au succès des opérations. Celles-ci aboutissent à Rosbach.

\*\*

Rentré à Paris après les désastres de l'armée de Soubise, Le Monnier succède à Antoine de Jussieu comme professeur au Jardin du Roi et partage ses loisirs entre la médecine, la botanique et l'horticulture. Sur la terrasse du Château de Versailles, il crée pour son amie, Mme de Marsan, Gouvernante des Enfants du Roi chez laquelle il habite, un jardinet de plantes alpines ; il herborise avec Louis XV dans les allées de Trianon. Cette respectable intimité, et la qualité de ses connaissances médicales que le Roi apprécie, ne tardent pas à le désigner au titre de premier médecin ordinaire de S.M., dont il achète la survivance à Quesnay, « le Sage des entresols de Versailles », et médecin de Mme de Pompadour.

Le Monnier est désormais mêlé à tous les faits médicaux de la Cour. En 1761, il assiste à l'autopsie du Duc de Bourgogne et, plus tard, à la dernière maladie du Roi. C'est lui qui, de concert avec Pichaut de La Martinière, fait rentrer Louis XV au Château de Versailles quand le souverain tombe malade à Trianon, chez la Du Barry, le 27 avril 1774. Il prend une part active à toutes les consultations qui ont lieu au chevet du Roi, jusqu'au moment où celui-ci rend le dernier soupir (10 mai).

\*\*

Après la mort de Louis XV, Le Monnier reste fidèlement attaché à la famille royale et au nouveau souverain près duquel il conserve ses fonctions. Lorsque Lasselme, médecin de Marie-Antoinette, meurt en décembre 1788, il lui succède en tant qu'archiatre ; il a, en outre, le titre de premier médecin de Monsieur, de Mme Elisabeth et de Marie-Joséphine-Louise de Savoie. Il ne restera pas longtemps à Versailles car, après les journées des 5 et 6 octobre 1789, il suit Louis XVI à Paris, puis à Saint-Cloud où la famille royale passe quelques semaines au cours de l'été 1790. Au début d'août, le Roi est atteint d'une fluxion dentaire avec légère poussée fébrile et, de concert avec Vicq d'Azyr et La Servolle, Le Monnier rédige, les 1<sup>er</sup>, 2, 3, 4 août 1790, des bulletins de santé qui ont l'honneur d'être lus gravement à la tribune de l'Assemblée Nationale par le Président.

Lors de l'émeute du 10 août 1790, le premier médecin du Roi se trouve aux Tuileries. C'est là, nous dit Weber, que « les bras teints de sang, les assaillants heurtent durement la porte de son cabinet de travail :

« — Que fais-tu là ? », demandent-ils, quand il eut ouvert.

— Je suis à mon poste, répond tranquillement le vieillard, je suis le médecin du Roi.

— Et tu n'as pas peur ?

— Pourquoi donc ? dit Le Monnier. Je suis sans armes ; fait-on du mal à qui ne peut en faire ?

Et comme on le questionne sur le lieu où il a l'intention de se rendre, il répond : « Chez moi, au Luxembourg. »

« Alors, reprend Weber, on lui fit traverser des haies de baïonnettes et de piques : — « Camarades, criait-on, laissez passer cet homme. C'est le médecin du Roi, mais il n'a pas peur ; c'est un bon diable. » L'un des chefs des assaillants, un ancien militaire, lui fit un rempart de son corps, l'entraîna par dessus les cadavres qui jonchaient le sol et, sous les derniers coups de feu, ils sortirent des Tuileries. Le bonhomme put ainsi gagner, sain et sauf, son logis du Luxembourg. »

Pendant ce temps, la famille royale attendait dans la loge du logotachygraphe que l'on décidât de son sort. Elle venait de faire le premier pas vers la prison du Temple, et c'est là qu'elle revit Le Monnier.

En novembre 1792, Louis XVI est pris de fièvre : on lui refuse d'appeler son médecin. Finalement, il lui est permis de consulter Le Monnier ou, à son défaut, Vicq d'Azyr ; c'est Le Monnier qui se présente. Voici le bulletin

de santé qu'il envoya à la Commune, le 18 novembre : « Nous avons trouvé le malade avec un peu de fièvre, comme un accès qui serait sur ses fins ; le pouls plein et élevé, la chaleur un peu plus que naturelle et les garde-robes peu colorées. De plus, les urines sont rouges et briquetées. Ces symptômes font croire que la bile est arrêtée du côté des intestins, et commence à refluer dans le foye et à engorger un peu ce viscère. Nous espérons que ces accidents se dissiperont par l'usage des délayants et de quelques légères purgations, lorsque la bile paraîtra disposée à couler. »

« Il est difficile, écrit Cléry, de peindre la douleur de M. Le Monnier, ce respectable vieillard, lorsqu'il vit son maître. La Reine et ses enfants ne quittaient presque point le Roi pendant le jour, le servaient avec moi, et m'aidaient souvent à faire son lit. Je passais les nuits seul auprès de Sa Majesté. Le Monnier venait deux fois par jour, accompagné d'un grand nombre de municipaux. On le fouillait, et il ne lui était permis que de parler à voix haute. Un jour, le Roi prit médecine, Le Monnier demanda à rester quelques heures. Comme il se tenait debout, tandis que plusieurs municipaux étaient assis, le chapeau sur la tête, Sa Majesté l'engagea à prendre un siège, ce qu'il refusa par respect ; les commissaires en murmurèrent tout haut. La maladie du Roi dura dix jours. »

Mais, peu après, le petit Louis XVII qui couchait dans la chambre de son père, tomba malade à son tour. La Reine ne put obtenir de passer la nuit au chevet de son fils. D'ailleurs, elle fut atteinte elle aussi, de la grippe ; puis Mme Royale et, à son tour, Mme Elisabeth.

L'un des municipaux, Leclerc, était docteur de la Faculté de Paris et professeur d'obstétrique, ceci en 1792 (1). Il profita de sa mission pour donner en secret à Mme Elisabeth une consultation et divers médicaments. Leclerc fut dénoncé au Conseil du Temple, Verdier, autre municipal et aussi médecin, alla reprendre chez la Princesse les drogues illicites. Leclerc fut réprimandé, mais cette affaire incita Verdier à appeler à l'avenir les officiers de santé que demanderaient les captifs. Sur leur décision, on fit venir Brunyer, ci-devant médecin des Enfants de France, et Le Monnier. Enfin, Cléry, le valet de chambre du Roi, prit froid dans sa prison, qui était humide et sans feu, et dut s'aliter. Le Roi pria les municipaux d'en aviser Le Monnier au moment de sa visite chez la Reine ; les commissaires n'en eurent cure, et ce n'est que le lendemain que le médecin fut autorisé à voir le patient. Il prescrivit une saignée, ce fut une véritable affaire d'Etat, le chirurgien et sa lancette ne pouvant pénétrer dans la cour du Temple sans une permission de la Commune. On parla de transférer Cléry dans une autre prison. Pour ne point quitter ses maîtres, il dit qu'il se trouvait mieux et resta.

Il fallut une longue instance de Marie-Antoinette pour qu'on laissât pénétrer auprès de son fils, Brunyer venu de Versailles ; c'était le 14 janvier. Le 21, la tête de Louis XVI tombait sur l'échafaud.

---

(1) Il habitait au Marais, rue des Trois-Pavillons.

\*  
\*\*

Le Monnier n'était pas riche : les malheureux en savaient la raison. Il n'avait pour tout bien que ses livres, dont il n'entendait point se séparer. Sa charité et sa passion extrême pour les plantes rares absorbèrent son revenu tout au long de sa vie.

Au début de la Révolution, le médecin du Roi se résolut à quitter Paris et à regagner Montreuil. Il avait acheté à Mme de Marsan un pavillon et un petit enclos. Il y avait transporté avec ses pénates, sa bibliothèque, ses herbiers et sa collection d'insectes. Il en avait fait un véritable jardin d'essais où prospéraient des tulipes, des rhododendrons, des magnolias aux fleurs épaisses et capiteuses. Il y avait acclimaté la Belle de Nuit à long calice, les faux acacias couleur de rose, l'amandier aux feuilles ratatinées. Son plaisir était de distribuer à ses amis des graines rares et des rejetons.

Louis XVI avait acheté à sa sœur Elisabeth une propriété à Montreuil-sous-Versailles, où elle avait espéré pouvoir vivre complètement. Elle y avait pour voisin son bon vieux maître Le Monnier qui s'était profondément attaché à cette jeune fille de qualité morale exceptionnelle, et d'esprit très ouvert aux choses scientifiques. Il se plaisait, les jours de pluie, à lui montrer toutes les richesses de ses vitrines, de ses herbiers, son cabinet de physique, ses albums.

Elle avait d'ailleurs toujours eu le goût des sciences, et les leçons de l'abbé Nollet, non plus que celles de l'excellent mathématicien René Mauduit, n'avaient été perdues pour elle.

Elle avait eu l'idée de fonder un petit hôpital, ce que nous appellerions aujourd'hui un dispensaire. En attendant, elle avait fait aménager une chambre de son château où son vieil ami Le Monnier donne des consultations ; elle l'assiste comme infirmière ; elle a appris à faire des pansements et prépare les médicaments.

Le 3 mai 1789, elle a 25 ans... Hélas ! Montreuil ne la reverra pas : elle rejoint le Roi, son frère, dont elle tient à partager la douloureuse existence. A plusieurs reprises, dans sa correspondance avec Mmes de Raigecourt et de Bombelles, elle évoque le souvenir ému qu'elle garde de Montreuil. « Je regrette quelquefois, écrit-elle en septembre 1791 à Mme de Raigecourt, mon pauvre Montreuil quand il y fait beau et chaud. Il viendra peut-être un temps où nous nous y retrouverons. Quel bonheur j'éprouverai, mais tout me dit que ce moment est bien loin... » Elle regrette son salon qui se meublait très agréablement quand elle l'a quitté, et son personnel qui a l'air de l'aimer encore. Ses chevaux sont pour elle « une grande privation »...

Le Monnier ne reverra Mme Elisabeth qu'à la Tour du Temple, quand il en franchit le seuil pour aller soigner le Roi. Lorsque Mme Elisabeth, à la suite de la famille royale est atteinte de grippe, ce n'est que grâce à l'intervention de Verdier, comme nous l'avons vu, que les officiers de santé réclamés par la famille royale pourront accéder près d'elle. Ce sera la dernière fois que Le Monnier pourra revoir la sœur du Roi.

Elle avait refusé à l'abbé de Lubersac de quitter son frère quand il était encore temps et d'aller rejoindre ses tantes à Rome. « La ligne que je dois suivre, lui avait-elle répondu, m'est tracée si clairement par la Providence qu'il faut bien que je reste. »

La tête de cette très pieuse et ravissante jeune fille, « le plus parfait modèle de toutes les vertus », dira Chauveau-Lagarde, son défenseur, tombait sur l'échafaud, le 10 mai 1794.

\*\*

Quant à Le Monnier, qui surveillait jadis le parc de Mme Elisabeth, il y avait longtemps déjà qu'il avait quitté les plantations de Trianon, ses châssis, les couches où germaient les précieux semis, tous les trésors des pépinières, les planches en terreau de bruyère extrait de la butte de Montreuil et favorable aux plantes du Cap et de l'Amérique. La Révolution était passée par là et avait tout détruit.

Le Monnier avait regagné son asile des champs et vivait à Montreuil de la vente de plantes médicinales. Il en vint, en pleine Terreur, pour solliciter le très dangereux honneur de visiter le fils de Louis XVI, qu'il savait s'étioler, malade et séquesté dans son noir cachot de la tour du Temple. Ce fut en vain ! Il regagna Montreuil, pour tenir sa bien modeste boutique d'herboriste.

L'on vit ainsi, un docteur régent de la Faculté de Paris, ancien premier médecin du Roi, ancien Conseiller d'Etat, ex-médecin en chef d'armée, membre de l'Académie des Sciences, associé de l'Institut depuis le 5 mars 1796 (1), professeur honoraire au Jardin du Roi, recevoir l'obole du pauvre. Celui qui avait herborisé avec le Roi, MM. de Jussieu, Linnée et même, en 1755, avec J.-J. Rousseau, finissait sa vie dans la pauvreté. Il avait perdu sa femme en 1793 et vivait entouré de deux nièces. Il mourut le 7 septembre 1799, laissant le souvenir d'un savant, d'un homme de bien et d'un serviteur dont la fidélité au Roi, son maître, et à sa famille n'avait jamais failli.

---

(1) Entré à l'Académie des Sciences comme adjoint botaniste, le 3 juillet 1743, Le Monnier en devient associé le 11 mars 1744 et pensionnaire surnuméraire le 2 août 1758. Il sera pensionnaire botaniste le 19 décembre 1777, et vétéran le 9 janvier 1779.

## BIBLIOGRAPHIE

- Des CILLEULS J. — Le Corps de Santé Militaire depuis les origines jusqu'à la Révolution Française - S.P.E.I., Paris, 1961, pp. 77-78.
- DELAUNAY P. — Le Monde médical parisien au XVIII<sup>e</sup> siècle - 2<sup>e</sup> éd., Rousset éditeur, Paris, 1906.
- DELAUNAY P. — La vie médicale aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles - Ed. Hippocrate, 7, rue du Grand-Degré, Paris, 1935.
- DUBLANCHY Lt. — Une Intendance d'armée au XVIII<sup>e</sup> siècle. Etude sur les services administratifs de l'armée de Soubise pendant la Guerre de Sept Ans - Lavauzelle édit., Paris, s.d.).
- FEUILLET de CONCHES F. — Louis XVI, Marie-Antoinette et Mme Elisabeth - Plon édit., Paris, 1866).
- GROSCLAUDE P. — Malesherbes, témoin et interprète de son temps - Fischbacher édit., Paris, 1961.

